
Alain CLAVIEN, Nelly VALSANGIACOMO, dirs, *Politique, culture et radio dans le monde francophone*

Lausanne, Éd. Antipodes, coll. GRHIC, 2018, 184 pages

Alexandre Eyries



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/19789>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.19789

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2019

Pagination : 367-368

ISBN : 9782814305540

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Alexandre Eyries, « Alain CLAVIEN, Nelly VALSANGIACOMO, dirs, *Politique, culture et radio dans le monde francophone* », *Questions de communication* [En ligne], 35 | 2019, mis en ligne le 01 octobre 2019, consulté le 09 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/19789> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.19789>

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0



dont on a déjà compris, en arrivant aux dernières pages, qu'elle tient une place primordiale dans la mesure où les répertoires étudiés se transmettent très souvent oralement, ou au moins en partie.

La force de cette passionnante étude, véritable dialogue interdisciplinaire entre ethnomusicologie et histoire, est de pointer systématiquement les limites d'un cadre de pensée dans lequel les pratiques savantes et populaires sont hermétiques l'une à l'autre. Cela permet de réhabiliter ces dernières et d'en faire apparaître la richesse, le dynamisme, et même de mettre en lumière la réciprocité – trop souvent niée – qu'elles entretiennent avec les premières. L'ouvrage de Luc Charles-Dominique dévoile l'épaisseur historique des « bandes » de violons dans une Europe culturellement décloisonnée.

Baptiste Bacot

STMS, CNRS/Ircam/Sorbonne Université, F-75004
baptiste.bacot[at]gmail.com

Alain CLAVIEN, Nelly VALSANGIACOMO, dirs, *Politique, culture et radio dans le monde francophone*
Lausanne, Éd. Antipodes, coll. GRHIC, 2018, 184 pages

Si depuis une quinzaine d'années, la radio s'est lentement laissée dépasser par Internet et les plateformes numériques d'information en ligne, elle a de tout temps constitué un espace de liberté pour traiter des grands enjeux de société, aborder des phénomènes politiques, économiques et culturels en faisant entendre des voix divergentes et en laissant s'exprimer la controverse, la contestation et plus largement le débat d'idées. Pour toutes ces raisons, la radio, en tant que média généraliste, est très vite devenu une tribune offerte à beaucoup d'intellectuels pour s'exprimer et développer leur pensée.

Dans l'ouvrage collectif qu'ils ont codirigé aux éditions Antipodes en 2018 (*Politique, culture et radio dans le monde francophone*), Alain Clavier et Nelly Valsangiacomo expliquent fort justement que l'intellectuel médiatique, en tant que figure dominante du monde culturel actuel, a fréquemment mauvaise presse au sein de l'opinion publique francophone. Cet ouvrage étant d'une grande densité, je ne pourrai le traiter exhaustivement et je donnerai, à l'inverse dans cette recension critique une série d'analyses sur les chapitres d'ouvrage constitué autour d'enjeux forts en matière de sociologie des médias.

Dans le texte placé en préambule de cet ouvrage collectif (pp. 7-16), Nelly Valsangiacomo rappelle

que, dans le cadre de la France, « Pierre Bourdieu, Jacques Bouveresse ou Jean-Claude Milner [...] ont décrit l'arrivée d'un intellectuel trop déférent envers toutes formes de pouvoir (que cela soit étatique ou médiatique) et acritique envers le « sens commun » et les idées reçues » (p. 7). Cependant, avant cette période de grâce médiatique, les intellectuels ont entretenu une longue relation avec les médias, faite d'amour et de scepticisme, qui se reconfigure continuellement tout au long du ^{xx}e siècle. Nelly Valsangiacomo, s'appuyant sur la définition proposée par David Buxton rappelle que l'intellectuel n'est ni une classe sociale ni une catégorie sociale objectivement définissable : « il ne s'agit pas tant de considérer l'intellectuel comme une catégorie homogène et délimitée, que de vérifier qui, parmi les gens de culture, assume ce rôle dans un contexte précis et comment la figure de l'intellectuel, le se décline du point de vue médiatique » (p. 8). Si les recherches sur la radio ont été un peu négligées pendant quelque temps en faveur de la télévision, ce média retient de plus l'attention des chercheurs qui ont commencé à introduire la radio dans leurs analyses. Le sociologue Hervé Glevarec a d'ailleurs consacré récemment un essai à l'attachement des auditeurs aux programmes de leurs stations de radio préférées. L'auteur de ce chapitre formule la remarque suivante : « La participation des gens de culture à l'élaboration de nouveaux genres radiophoniques et, vice-versa, l'influence du média radio et de son oralité sur les formes de la production culturelle et intellectuelle sont fortes depuis le début » (p. 8). On peut même percevoir une forme de militantisme intellectuel dans le rôle joué par certains intellectuels dans différentes émissions de radio et le poids symbolique de leur participation sur les ondes. Comme l'écrit Nelly Valsangiacomo dans son texte introductif, interroger la présence, le rôle et la posture des intellectuels dans le monde radiophonique revient à interroger les mutations de ce groupe magmatique, les enjeux de leur participation aux médias, mais aussi à se pencher sur l'évolution de ce média, des métiers qui l'accompagnent, des organisateurs et des animateurs, en premier lieu les journalistes.

Le journaliste Christian Ciocca (pp. 17-29) entreprend un vaste panorama diachronique de la présence des intellectuels sur les ondes romandes et analyse les changements de perception de ces intellectuels par l'opinion publique au fil du vingtième siècle. Il explique que, lors des années 1920 et 1930, c'était l'apanage des intellectuels de premier plan de bénéficier d'entretiens à la radio ou même de conférences téléphoniques : « A contrario, on observe, des années 1950 aux années 1980, un « sacre » des gens de culture, mettons, au sens vague, des intellectuels, alors que leur rôle dans

les émissions d'aujourd'hui me paraît moins clair, tirant vers l'indifférenciation des genres, entre propos d'experts et tirades divertissantes, tirades divertissantes, tirades qui passeraient volontiers pour un alibi culturel dans un univers médiatique nettement moins érudit qu'auparavant » (p. 17.). Les historiens des médias en Europe connaissent tous la fameuse triade des missions de la radio en tant que média de service public : informer, divertir et instruire.

Le contexte médiatique suisse, contraint et particulier, a vu l'interdiction pour les studios radio de diffuser des débats à caractère sociopolitique au profit de la presse écrite qui n'a pas vu la montée en puissance de la radio d'un très bon œil, tant s'en faut. Le premier intellectuel à intervenir sur les ondes suisses romandes a été Charles Ferdinand Ramuz qui proposait « dans cette première livraison son grand article "Raison d'être", l'intellectuel radiophonique première mouture a endossé les habits du penseur littéraire, apparemment "préposé aux choses vagues", comme l'écrivait Paul Valéry, pour qualifier de façon légèrement suspecte l'écrivain » (pp. 19-20). Il est étonnant que Charles Ferdinand Ramuz, écrivain suisse à la langue si singulière et aux réticences fortes par rapport au média radio soit à l'origine d'interventions radiophoniques majoritairement consacrées à la littérature et néanmoins très écoutées. L'influence de l'écrivain est également très grande dans la presse culturelle romande, et cela préfigure à bien des égards ce que sera dans l'époque actuelle la figure de l'intellectuel et le type de rôle qu'il pourra jouer : « Qu'est-ce qu'un intellectuel, presque exclusivement écrivain sur les ondes avant-guerre, sinon un homme précédé par son œuvre, par son réseau éditorial, par sa notoriété gagnée dans la graphosphère, pour s'exprimer en médiologue selon Régis Debray. Un créateur que la radio ne peut pas encore consacrer en tant que tel, le livre s'en est chargé depuis des décennies souvent, encore moins "inventer", mais simplement reconnaître dans le meilleur des cas » (pp. 20-21). Évoquant tour à tour *l'intellectuel d'idées* (avec la figure incontournable de Jean Starobinski) et de *l'intellectuel de combat* (en l'occurrence Jean Ziegler, intellectuel engagé, socialiste à la pointe du combat social), nous sommes passés aujourd'hui à l'ère des experts médiatiques à l'aise sur tous les terrains et capables de traiter avec un égal bonheur les sujets qu'on offre à leur sagacité. Les intellectuels d'idée et de combat semblent aujourd'hui à des années lumières : « Naguère expert détaché des médias de masse, il en est devenu l'indispensable histrion, sur fond de musique tonitruante, sous les spot lights du divertissement généralisé, primauté de l'image sur le verbe, qui n'a que faire de l'approfondissement, encore moins des analyses politiques, puisque tout le

monde, n'est-ce pas, a [...] le "devoir de s'amuser" » (pp. 28-29).

Dans son chapitre (pp. 113-129), Marine Beccarelli – titulaire d'un doctorat en histoire contemporaine – se propose quant à elle d'analyser le lien existant entre l'espace-temps radiophonique constitué par les émissions de radio nocturnes et le monde des intellectuels. En effet, « la nuit est drapée enfin d'une mythologie spécifique, source de peurs et de rêves, elle est un monde qui sollicite l'imaginaire, inspire les artistes, les écrivains, les intellectuels » (p. 113). La radio nocturne ce sont plus spécifiquement les émissions qui sont diffusées sur le créneau allant de 23h à 5h du matin. Juste après la Seconde Guerre mondiale, beaucoup d'émissions radiophoniques sont proposées et dirigées par des poètes (Paul Gilson, Pierre Mac Orlan) même si certains d'entre eux sont dans des rapports de fascination-répulsion comme Jean Cocteau qui concevait des émissions radiophoniques nocturnes tout en gardant une certaine méfiance pour le média en question. Les émissions de Ménie Grégoire et de Macha Béranger en France ont longtemps été pionnières dans ce genre spécifique de programmes pour auditeurs noctambules. En 1985, sur France Culture, Alain Veinstein (poète et producteur de radio) « lance sur la même station le programme Du jour au lendemain, entretien feutré avec un écrivain entre minuit et une heure du matin » (p. 127). La nuit a incontestablement constitué un point de rencontre entre la radio et les intellectuels et a permis le mélange des genres, faisant se croiser la voix d'intellectuels aguerris à celles d'autres intervenants, célèbres ou anonymes : « La radio nocturne délimitait une autre temporalité, autorisant un type de parole publique alternatif. Si le ton y est moins docte, plus décontracté, les intellectuels n'ont cependant pas délaissé cet espace quand il existait » (p. 128).

Cet ouvrage, aux approches plurielles croisant des méthodes historiques et sociologiques, est d'une remarquable densité offrant à longueur de page des analyses très pénétrantes des rapports complexes et féconds qu'entretiennent les intellectuels de toutes sortes (philosophes, écrivains, anthropologues, sociologues, etc...) avec la radio. Ce média pas comme les autres, généraliste et intime, universel et singulier est particulièrement à l'honneur dans cet ouvrage à conseiller absolument à toutes celles et ceux qui nourrissent un vif intérêt pour l'histoire culturelle et intellectuelle et la sociologie critique des médias.

Alexandre Eyries

Cimeos, université de Bourgogne Franche-Comté,
F-21000